
Italie 1937: Simone Weil, Albert Camus et le “Poverello”

Florence Lojacono



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/62186>

DOI : 10.4000/13uk7

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2024

Pagination : 569-578

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Florence Lojacono, « Italie 1937: Simone Weil, Albert Camus et le “Poverello” », *Studi Francesi* [En ligne], 204 (LXVIII | III) | 2024, mis en ligne le 01 décembre 2025, consulté le 01 décembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/62186> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13uk7>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Italie 1937: Simone Weil, Albert Camus et le “Poverello”

Abstract

The thoughts of the French philosopher Simone Weil (1909-1943) have the particularity of being considered current, decade after decade. 2023 offers us the opportunity to remember her in a special way: her closeness to a contemporary she has never met, the Nobel Prize winner Albert Camus (1913-1960). At first glance, the spiritual concerns of Simone Weil, a Christian outside the Church, and a mystic at heart, seem far removed from those of Albert Camus, a humanist atheist. And yet, it would be a mistake to confine her to an obsolete and idiosyncratic mystique. Proof of their deep intellectual closeness which goes beyond their biographical circumstances, is the journey they each made on their own in 1937 in Italy. There, immersed in the heart of landscapes imbued with a serious spirituality, they lived a similar and strong inner experience. The objective of this article is to shed light on this journey, both earthly and spiritual, which, beyond their opposing religious beliefs, led them to a common vision of the beauty of the world. We will therefore first underline in Weil's biography the elements that make it possible to establish, from this perspective, the link between her and Camus. Then, we will analyze what the “spirit of poverty” as taught by Saint Francis, *il Poverello*, means for each of them. Finally, we will examine the conditions of this Italian spiritual experience and its relationship to the beauty of the world.

1. Simone Weil: l'extrême contemporaine

La première femme à avoir donné son nom à une promotion de l'ENA fut Simone Weil. C'était la promotion 1972-1974. En 2023, année qui marque le 80^e anniversaire de sa mort, la philosophe reste une référence incontournable. On pourrait même dire que sa présence ne cesse de s'accroître, dans les lettres comme dans la politique. Elle est l'une des rares personnalités à avoir eu droit à un numéro spécial de la revue “*Esprit*” en 2012. Les éditions de L'Herne lui dédient un *Cahier* en 2014 et une décennie lui est consacrée en 2017 à Cerisy-La-Salle. Plus récemment, en 2022, son expérience avec les anarchistes de la colonne Durruti en 1936 en Espagne¹ a été relatée dans *Colonne*, une fiction d'Adrien Bosc². Durant l'année académique 2022-2023, *La condition ouvrière*³ est au programme de philosophie des classes préparatoires scientifiques.

(1) En août 1936, Simone Weil part à Barcelone rejoindre le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista) dont le fondateur était le beau-frère de son ami Boris Souvarine. Elle rejoint ensuite les anarchistes de la colonne Durruti, à Pina, sur les bords de l'Èbre.

(2) A. Bosc, *Colonne*, Paris, Stock, 2022, «*La Bleue*».

(3) *La condition ouvrière* relate son expérience de manœuvre chez Alsthom. À ce sujet, voir J. Mouy, *Simone Weil, manœuvre chez Alsthom (décembre 1934 - août 1935)*, “*Bulletin d'histoire de l'électricité*”, vol. 19-20, pp. 99-105.

La contemporanéité exceptionnelle de Simone Weil n'est pas limitée aux cercles un peu fermés des événements littéraires. En 2017, dans son discours d'investiture, le président de la République française, Emmanuel Macron, a dit vouloir mettre son mandat sous le signe de l'effectivité au sens que Simone Weil lui donnait⁴. La philosophe «la plus punk du xx^e siècle»⁵ est devenue la muse des politiques.

Appartenant désormais aux «classiques», il ne s'agit pas ici de tenter une énième présentation de la vie tourmentée⁶ de Simone Weil, mais d'en mettre en lumière certains aspects afin d'apporter le contexte indispensable à la compréhension de sa proximité avec un autre «classique», Albert Camus.

2. Quand dire c'est faire

Simone Weil s'est éteinte, considérablement affaiblie, dans un sanatorium du sud de l'Angleterre, le 24 août 1943, à l'âge de 34 ans. Son ami de khâgne et ancien porte-parole de la France libre, Maurice Schumann, suggéra que, plus que la tuberculose, c'est de n'avoir pas «été autorisée par Londres à rejoindre la Résistance intérieure, de n'avoir pu, dans ce cas, accorder son action à sa pensée»⁷ qui aura eu raison de ses forces. Elle qui était si frêle, si myope, si maladroite n'avait plus qu'un seul projet en tête à son arrivée à Londres en décembre 1942: se faire parachuter sur la France et ainsi servir son pays dans un ultime sacrifice. Celle qui ne pouvait, physiquement, supporter de manger quand des milliers de personnes avaient faim trouvait⁸, dans cet acte d'une portée plus mystique que militaire, un geste à la hauteur de son engagement. Il n'y eut que sept personnes à son enterrement.

Elle n'avait que peu publié jusqu'alors, essentiellement dans des revues militantes, et seul un petit cercle d'intimes connaissait sa pensée. Quatre ans après sa mort, ce fut un premier succès avec *La Pesanteur et la grâce*, un recueil de pensées publié par Gustave Thibon. Simone Weil, exclue de l'Université par les lois antisémites de 1940, avait quitté Paris avec sa famille pour s'établir à Marseille. Elle en profita pour continuer l'exploration des multiples facettes de l'humaine condition, dans les livres certes, mais aussi sur le terrain. Cette volonté de toujours unir la bibliothèque à l'usine dans une même soif de connaissances est une constante de sa vie. Pour elle, c'est un gage de vérité. Or, «désirer la vérité, c'est désirer un contact avec la réalité»⁹, ce qui «implique le choix des lieux d'étude en fonction de leurs aptitudes à révéler les structures permanentes de la condition humaine»¹⁰. Donc, la salle d'étude et la chaîne de montage.

(4) E. Macron: «Le principe d'effectivité, c'est pour vous, pour moi, pour le gouvernement, de ne jamais cesser de se demander si nous sommes en pratique fidèles à nos principes, c'est-à-dire d'abord à la liberté, l'égalité, la fraternité». Compte rendu des discours du 3 juillet 2017, en ligne: [\[https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/comptes-rendus/seance/congres-2017/seance-du-lundi-03-juillet-2017\]](https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/comptes-rendus/seance/congres-2017/seance-du-lundi-03-juillet-2017).

(5) A. Van Reeth, *Un modèle d'exigence morale et intellectuelle et d'engagement: Simone Weil*, «France Culture», «Tribune Open Panthéon», 14 janvier 2022.

(6) Pour sa biographie, voir les numéros spéciaux des revues précédemment citées et, entre autres: S. Pétremont, *La Vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1978 [1973]; S. Weil, *Chez les Weil*, Paris, Libretto, 2013 [2009]; F. Lussy (de), *Simone Weil*, Paris, PUF, 2^e édition mise à jour, 2021 [2016], «Que-sais-je ?».

(7) M. Schumann, *Simone Weil était une sublime entêtée, elle n'a jamais accepté le moindre écart entre la pensée et l'action*, «France Culture», «Les nuits de France Culture», 1989.

(8) Sur l'«anorexie mystique» de Simone Weil, voir M.-C. Cadeau, *Simone Weil: savoir qu'on a faim*, «Journal français de psychiatrie» 2009/1, 32, pp. 22-24 et R. Blanchet, *Simone Weil: l'écriture du désêtre*, «La cause freudienne» 2009/1, 71, pp. 215-221.

(9) S. Weil, *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard, 2019 [1949], «Folio/Essais», p. 319.

(10) N. Taïbi, *Être de son temps*, «Esprit» 387 (août-septembre), 2012, p. 22.

C'est ainsi qu'en 1931, à peine son agrégation de philosophie en poche et avant sa première affectation, elle était partie dans le Cotentin afin de s'initier à la vie de marin pêcheur. Elle alterna ensuite ses nominations comme professeur de philosophie au travail ouvrier, que ce soit dans les usines des villes ou au sein d'exploitations rurales. C'est dans ce cadre qu'elle connut Gustave Thibon qui l'accueillit dans sa ferme ardéchoise en tant qu'ouvrière agricole. En mai 1942, avant de s'embarquer pour les États-Unis, elle lui laissa ses cahiers. Thibon les organisa de façon thématique et donna au livre son titre actuel. Ce premier ouvrage eut un grand retentissement, peut-être parce que sous la veine mystique indéniable affleure une réelle charge politique¹¹. Michel Serres en fit son livre de chevet et c'est toute une génération «qui, de A. Camus à F. Mauriac, de S. Breton à R. Girard – pour ne citer qu'eux – fut fascinée et bouleversée par la découverte en 1947 d'un génie inconnu»¹².

3. *Fascinans et tremendum*¹³

Née à Paris en 1909, dans une famille de la grande bourgeoisie juive, pur produit du parcours d'excellence à la française (Fénelon, Henri IV, Normale Sup), elle en fait par moments un peu trop¹⁴, mais elle force aussi l'admiration. Tous ceux qui l'ont connue sont frappés par la bizarrerie de son accoutrement, par sa brusquerie parfois, par son intelligence toujours. Elle est inclassable. Surnommée la trollesse¹⁵, la vierge rouge¹⁶, la Martienne¹⁷, elle se prenait pour la lumineuse Électre, tandis que dans *Le Bleu du ciel*¹⁸ de Georges Bataille elle était la sombre Lazare. Communiste, elle se disputa avec Trotsky quand il dîna chez les Weil le 31 décembre 1933¹⁹ et ne prit jamais la carte du Parti; chrétienne, elle refusa le baptême; pacifiste déclarée, elle s'engagea dans la lutte armée²⁰. Cioran, en quelques phrases, en esquisse le portrait²¹:

(11) Voir E. Galvis, *La subjetivación política más allá de la esfera pública: Michel Foucault, Jacques Rancière y Simone Weil*, "Ideas y Valores" 65, 2014, pp. 29-48.

(12) E. Gabellieri, *Introduction générale*, in *Simone Weil*, "Les Cahiers de L'Herne" 105, 2014, p. 11.

(13) D. Tracy, *Simone Weil: le masque et la personne*, *ibidem*, p. 301: «La vie de Simone Weil est certes *fascinans et tremendum*».

(14) R. Girard, *Simone Weil*, *ibidem*, p. 28: «elle a démarré dans la vie avec les pires défauts des intellectuels français [...]: cette manie d'une opposition systématique, un goût pour la discussion stérile, une espèce d'arrogance».

(15) Elle était surnommée ainsi par sa famille en référence aux plaisanteries dont elle était coutumière: «les "canulars" de la trollesse, canulars qui avaient toujours rempli sa mère et son frère d'admiration» (S. Weil, *Chez les Weil* cit., p. 81).

(16) Elle fut surnommée ainsi, en référence à Louise Michel, par Célestin Bouglé, directeur-adjoint de l'École Normale à partir de 1927 puis directeur en 1935.

(17) Alain (Émile Chartier), son professeur de philosophie en khâgne au lycée Henri IV, l'appelait ainsi à cause de ses énormes lunettes.

(18) G. Bataille, *Le Bleu du ciel*, Paris, Gallimard, 1999 [1957], «L'imaginaire», p. 41: «Elle avait des vêtements noirs, mal coupés et tachés. Elle avait l'air de ne rien voir devant elle, souvent elle bousculait les tables en passant. Sans chapeau, ses cheveux courts, raides et mal peignés, lui donnaient des ailes de corbeau de chaque côté du visage. Elle avait un grand nez de juive maigre, à la chair jaunâtre, qui sortait de ces ailes sous des lunettes d'acier».

(19) S. Pétrement, *La Vie de Simone Weil* cit., vol. I, pp. 384-387.

(20) B. Saint-Sernin, *L'Action politique selon Simone Weil*, Paris, Cerf, 1988, p. 125: «Alors qu'elle a été d'abord, comme Alain, pacifiste, elle professe en 1938 que les démocraties ont le devoir de s'opposer par les armes à Hitler et de porter secours à la Tchécoslovaquie».

(21) É. Cioran, *Ce qui manque à Simone, c'est l'humour*, in *Simone Weil*, "Les Cahiers de L'Herne" cit., p. 226.

Il y a chez Simone Weil un côté Antigone, qui l'a préservée du scepticisme et l'a rapprochée de la sainteté. Simone Weil – cette femme extraordinaire, d'un orgueil sans précédent, et qui se croyait sincèrement modeste.

Sa conception de l'engagement donne la mesure de son ambition et de sa ténacité, Schumann dirait: de son entêtement²². Et les causes de mobilisation ne manquaient pas à l'époque, entre la montée du nazisme, le Front populaire, la guerre en Espagne et la défaite française. On le sait, sa vision du militantisme l'opposa frontalement à Simone de Beauvoir²³. Rappelons que, plus tard, et toujours sur le thème de l'engagement, c'est Albert Camus qui s'opposera au couple germanopratin. Michel Serres souligne que «Sartre parle d'engagement et ne s'engage pas, Simone n'en parle pas, mais s'engage aux côtés des ouvriers, des Républicains espagnols ou de la France Libre»²⁴. René Girard résume ainsi les rapports entre eux²⁵:

[...] les rapports que Jean-Paul Sartre entretient avec Simone Weil m'intéressent au plus haut point. Incontestablement, je crois qu'elle est la plus profonde des deux [...] Simone de Beauvoir [...] à mon avis, n'a pas compris grand-chose de son œuvre. De surcroît, Simone de Beauvoir a même exprimé des remarques quelque peu condescendantes à son égard. À mon sens, Simone Weil est le plus grand génie de cette période.

4. Une rencontre posthume

Albert Camus ne connut l'œuvre de Simone Weil qu'après la Libération. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Il avait annoté un commentaire assez critique dans ses *Carnets*²⁶ (1943) à propos de l'article d'un certain Émile Novis dans les *Cahiers du Sud*²⁷. Émile Novis, anagramme de Simone Weil.

Quand Simone Weil put enfin rejoindre le Cabinet du Général de Gaulle en exil à Londres, on refusa tout net de donner suite à son projet de parachutage, mais on lui commanda un rapport sur les possibilités de redressement de la France incluant une manière neuve de penser les Droits de l'homme et les bases d'une nouvelle constitution. Elle ne sortait pas des bureaux du Commissariat à l'Intérieur de la France libre où elle avait été placée sous les ordres d'André Philip: «C'est là que [...] vagabonde sans baluchon [elle] imagine le régime futur d'une France d'utopie en se laissant mourir de faim»²⁸. À sa mort, le manuscrit fut transmis par ses parents à Boris Souvarine, qui l'apporta à Brice Parain avant d'être confié à Albert Camus alors chargé de la collection «Espoir»²⁹ chez Gallimard. Camus donna un titre au manuscrit qui

(22) Voir *supra*, note 7.

(23) Simone de Beauvoir décrit sa brève rencontre avec Simone Weil à la Sorbonne, du temps de leurs études dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1988 [1958], «Folio», p. 330. Dès le départ, elles s'opposent sur la notion d'engagement, un impératif plus viscéral chez Weil, une notion plus intellectuelle chez Beauvoir. On retrouve ce différend dans S. Beauvoir (de), *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1999 [1960], «Folio», p. 147.

(24) M. Serres, *Une Intensité de lumière*, in *Simone Weil*, «Les Cahiers de L'Herne» cit., p. 36.

(25) R. Girard, *Simone Weil* cit., p. 28.

(26) A. Camus, *Œuvres complètes*, vol. VI, Notices de Roger Grenier, Paris, Éditions Club de l'honnête homme, 1983, p. 248.

(27) S. Weil (Émile Novis), «Cahiers du Sud» 249, Numéro spécial *Le génie d'Oc et l'homme méditerranéen*, août-sept.-oct. 1942, achevé d'imprimer le 23 février 1943, pp. 150-158.

(28) F. Lussy (de), *Simone Weil* cit., p. 73. Cette description est de Jean-Louis Crémieux-Brilhac dans *La France Libre*.

(29) La publication des œuvres de Simone Weil continuera après la mort de Camus (1960). Onze titres seront publiés dans cette collection.

apparaîtra bientôt, bien qu'inachevé, comme le testament spirituel, politique et philosophique de Simone Weil.

À propos du titre choisi par Camus, S. Courtine-Denamy précise qu'il est justifié

puisque Simone Weil s'interrogeant sur le désastre de la situation présente, diagnostique que l'Europe souffre d'une "maladie interne", et recourt à l'image d'"un arbre dont les racines sont presque entièrement rongées [et qui] tombe au premier choc"³⁰.

Lors de la publication de *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* en 1949, Camus en rédige la présentation pour le Bulletin de la "N.R.F.":

Simone Weil écrivit le texte publié aujourd'hui sous le titre de *L'Enracinement*, qui se trouve être à la fois l'exact rapport demandé et l'un des livres les plus lucides, les plus élevés, les plus beaux qu'on ait écrits depuis fort longtemps sur notre civilisation³¹.

À première vue pourtant, tout séparait Simone Weil et Albert Camus: milieu social, études, croyances religieuses. Ce qui l'aurait éloigné d'elle, nous dit Jean Grenier, «c'est son manque d'affinité (à lui, Albert Camus) avec des gens qui n'aiment pas à être heureux»³². L'un avait épousé la vie, l'autre le malheur. Et pourtant, les points communs entre celui qui a connu la consécration avec le Prix Nobel à seulement quarante-quatre ans et celle dont les publications étaient restées confidentielles sont nombreux. Sur le plan personnel d'abord: tous deux sont décédés prématurément avant cinquante ans, tous deux étaient passionnés par le théâtre³³ et par la Grèce antique. Sur le plan politique, tous deux ont été attirés par le communisme et les courants libertaires, tous deux avaient à cœur de travailler pour plus de justice sociale et étaient anticolonialistes.

Le parcours intellectuel d'Albert Camus, dont nous célébrons en 2023 le 110^e anniversaire, semble toujours croiser celui de Simone Weil. Camus fit plus que de seulement divulguer la pensée weilienne, il l'associa, profondément, à ses réflexions. Parfois il la cite, comme dans le passage de *L'Homme révolté* consacré au prolétariat³⁴, car c'est avant tout la philosophe de *La Condition ouvrière* et la ténacité de son engagement sur le terrain qu'il admire. Mais, le plus souvent, Weil est une ombre si évidente qu'il n'est plus besoin de la nommer. Ce constant affleurement de la pensée de Simone Weil a fait dire à Jean Grenier qu'il existe deux clés de l'œuvre de Camus: «le mythe de Moby Dick et la pensée de Simone Weil»³⁵. Ainsi *Les Justes*, dont les répliques semblent illustrer la vie de Simone Weil. En Sorbonne, la cinglante réponse de Weil, préoccupée viscéralement par la famine en Chine, à Simone de Beauvoir³⁶ ne ressemble-t-elle pas à celle de Stepan à Annenkov: «La liberté est un bagne aussi

(30) S. Courtine-Denamy, *Simone Weil et l'Europe. Souci de soi, souci de l'autre*, in *Simone Weil*, "Les Cahiers de L'Herne" cit., p. 291.

(31) A. Camus, *L'Enracinement*, in *Essais*, Introduction par R. Quilliot, Paris, Gallimard, 1957, «La Pléiade», p. 1700.

(32) J. Grenier, *Albert Camus. Souvenirs*, Paris, Gallimard, 1968, p. 136.

(33) Voir G. Samama, *Albert Camus et Simone Weil: le sentiment du tragique, le goût de la beauté*, "Esprit" 387, 2012, pp. 92-115.

(34) A. Camus, *L'Homme révolté*, in *Essais* cit., pp. 619-620.

(35) *Ibidem*, p. 144.

(36) Voir supra note 23. Simone de Beauvoir raconte: «Une grande famine venait de dévaster la Chine, et on m'avait raconté qu'en apprenant cette nouvelle, elle avait sangloté: ces larmes forcèrent mon respect plus encore que ses dons philosophiques. J'enviais un cœur capable de battre à travers l'univers entier. Je réussis un jour à l'approcher. Je ne sais plus comment la conversation s'engagea; elle déclara d'un ton

longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre»³⁷? Jusqu'à sa mort même qui réalise, en acte, ce que plus tard Kaliayev dira en scène: «Mourir pour l'idée, c'est la seule façon d'être à la hauteur de l'idée»³⁸.

On a rapproché *La Peste*³⁹ de *L'Enracinement*, car la science et la religion y sont posées comme antagonistes. Affirmation qu'il est nécessaire de préciser, car ce n'est pas la religion qui s'oppose à la science, mais «l'esprit de la religion» qui s'oppose à «l'esprit de la science» ce qui, pour Weil, est bien différent. L'«esprit» de quelque chose signifie la vérité de la chose, son énergie⁴⁰, sa «vérité comme force agissante»⁴¹. Dans le cas de la science, sa vérité, consubstantielle à la philosophie grecque qui l'a vu naître, a subi des mutations au cours des siècles suivants. Ce qui explique qu'au XX^e siècle «cette science réveillée après presque deux millénaires de léthargie n'était plus la même. On l'avait changée. C'en était une autre, absolument incompatible avec tout esprit religieux». Ce qui manque à la science actuelle c'est donc «l'esprit de vérité», l'esprit grec qui l'a vue naître⁴². Cette précision sur ce que signifie «l'esprit de la science» en particulier et l'esprit d'une chose en général était nécessaire afin qu'il n'y ait pas de malentendu sur le concept qui sera maintenant au centre de la rencontre intellectuelle entre Weil et Camus: l'«esprit de pauvreté».

5. *L'esprit de pauvreté*

Exemplaire donc, à la fois de leur éloignement socioculturel comme de leur proximité intellectuelle et même spirituelle, est leur rapport à la pauvreté. Camus l'a subie pendant toute son enfance et son adolescence, il en avait honte⁴³. Loin de lui l'idée de s'en travestir, il pensait plutôt à y échapper. Weil, issue d'une famille aisée, s'habillait en pauvresse, partageait son salaire de professeur avec les ouvriers⁴⁴, couchait par terre et ne mangeait que très peu afin de ne pas ôter le pain de la bouche des nécessiteux⁴⁵. Mais si la vie l'a fait naître dans un environnement social et familial privilégié, il est certain que, depuis l'enfance, «la proximité et l'amitié avec les pauvres, ainsi que l'«esprit de pauvreté» sont constitutifs de la vie de Simone Weil»⁴⁶. Quant à Camus, surmontant les vexations de sa jeunesse, il rejoindra Weil en considérant

tranchant qu'une seule chose comptait aujourd'hui sur terre: la révolution qui donnerait à manger à tout le monde» (*Mémoires d'une jeune fille rangée* cit., p. 330).

(37) A. Camus, *Les Justes*, Paris, Gallimard, 1975 [1950], «Folio», p. 15.

(38) *Ibidem*, p. 38.

(39) Voir supra, note 32. Référence de la citation évoquée par Jean Grenier: S. Weil, *L'Enracinement* cit., p. 310.

(40) «Le mot grec qu'on traduit par esprit signifie littéralement souffle igné, souffle mélangé à du feu, et il désignait, dans l'Antiquité, la notion que la science désigne aujourd'hui par le mot d'énergie» (S. Weil, *L'Enracinement* cit., p. 319).

(41) «Ce que nous traduisons «esprit de vérité» signifie l'énergie de la vérité, la vérité comme force agissante» (*ibidem*, p. 320).

(42) Voir à ce sujet M. Narcy, *Les Grecs, la science et la vision du monde de Simone Weil* (S. Weil, *Oeuvres complètes*, t. VI, éd. A. Devaux et F. Lussy (de), Paris, Gallimard, 1997, pp. 21-31).

(43) A. Camus, *Oeuvres complètes* cit., p. 303: «Roman. Enfance pauvre. J'avais honte de ma pauvreté et de ma famille».

(44) S. Weil, *Chez les Weil* cit., p. 229: «Toute jeune, elle laissait son argent sur sa table pour que de plus pauvres qu'elle puissent s'y servir» et p. 225 «Ainsi, lorsque Simone, jeune professeur au Puy, déposait son salaire sur le zinc du café que fréquentaient les chômeurs, pour qu'ils y piochent selon leurs besoins».

(45) M. Steffens, *Résister avec Simone Weil*, «Inflexions» 29, 2015, p. 73: «elle opposa au refus des membres de la France libre de l'envoyer en territoire occupé, un autre refus, celui d'ingérer une quantité de nourriture supérieure à celle d'un prisonnier français».

(46) M.-C L. Bingemer, *Passion pour Dieu et pour le monde: François d'Assise et Jean de la Croix*, in *Simone Weil*, «Les Cahiers de L'Herne» cit., p. 335.

qu'il y a une certaine pauvreté, bien entendu pas «la misère et non plus le travail sans espoir du prolétaire moderne»⁴⁷, mais une pauvreté assumée qui peut être recherchée, non comme fin en soi, mais comme un moyen: «Il y a une certaine beauté qui donne le goût de la pauvreté»⁴⁸.

Qu'est-ce donc que cet «esprit de pauvreté»? C'est, dans l'enseignement de Saint-François d'Assise, «le dépouillement total qui s'exprime par la pratique de la justice et de l'amour. Dépouillement des biens, des honneurs, des vanités, de toute cupidité, qui se rapproche de la notion de nudité»⁴⁹. L'Italie, en cette année 1937, sera le cadre majestueux du contact intime qu'auront Simone Weil et Albert Camus avec l'esprit du *Poverello*. Même si «dans ces années trente, l'esprit méditerranéen est un concept à la mode»⁵⁰, en avoir vécu une expérience aussi révélatrice, la même année, dans le même pays, est une coïncidence qui attire l'attention.

Simone Weil fit son premier voyage en Italie du 23 avril au 16 juin 1937, Albert Camus passa quelques jours en Toscane en septembre 1937. Tous deux reviendront d'Italie avec une révélation: il y a dans l'«esprit de pauvreté» quelque chose qui permet d'atteindre la vérité⁵¹ du monde et donc, pour les coeurs grecs que sont Simone Weil et Albert Camus, sa beauté.

Tous deux rendront compte, en temps réel, de cet émerveillement: Weil, dans un de ses cahiers et dans ses lettres à Jean Posternack, un jeune étudiant de médecine qu'elle venait de rencontrer en Suisse; Camus, dans un de ses carnets⁵². La force de cette révélation se manifestera ensuite tout au long de leurs œuvres. Un court texte de Camus s'en fera tout particulièrement l'écho, *Le Désert*⁵³, le dernier essai de *Noces*. Non le désert de sable, mais la «volonté du désert» qui, dans le sillage de Nietzsche, est volonté de solitude, d'anonymat, de silence. Car, si pour Camus «les livres sont des paysages intellectuels»⁵⁴, les paysages, on pense à la Toscane, mais aussi à Djémila, à Tipasa, à Oran sont, sans aucun doute, des livres offerts à l'intellect.

En effet, cette pauvreté essentielle, ce nettoyage du superflu pour que brille le nécessaire qui est vérité, quel paysage spirituel pourrait mieux en rendre compte que le désert? L'«esprit de pauvreté» de Saint François est pour Camus, comme pour Weil, et c'est là que le plus chrétien des athées rejoint la plus athée des chrétiennes, «la condition pour pouvoir vivre libre et pleinement le contact avec la beauté du monde»⁵⁵. L'«esprit de pauvreté» de Weil sera pour Camus, «la volonté du désert». Les termes diffèrent, mais c'est du même dénuement, essentiel et révélateur, dont il s'agit.

Camus vivra ce contact avec une spiritualité laïque après avoir passé une matinée à Fiesole, dans un couvent de franciscains, plein de l'odeur des lauriers. Dans un

(47) A. Camus, *Oeuvres complètes*, t. VI cit., p. 238.

(48) A. Camus, *Carnets: mai 1935 - février 1942*, Paris, Gallimard, 1962, p. 53.

(49) *Ibidem*.

(50) R. Grenier, *Albert Camus, un cœur grec*, in *Albert Camus, "Les Cahiers de L'Herne"* 103, 2013, p. 125.

(51) A. Devaux, *Simone Weil ou la passion de la vérité*, in *Premiers écrits philosophiques. Œuvres complètes* éd. A. Devaux et F. Lussy (de), Textes établis, présentés et annotés par G. Kahn et R. Kühn, Paris, Gallimard, 1988, p. 13: «Si la vérité n'existe que pour un esprit capable de la reconnaître dans et par un acte qui la révèle, on comprend que Simone Weil ait constamment lié l'idée de vérité à l'expérience concrète, au besoin qui fut partout le sien d'une proximité avec l'objet à connaître».

(52) A. Camus, *Carnets: mai 1935 - février 1942*, cit.

(53) A. Camus, *Noces. Notes et variantes*, in *Essais* cit., p. 1360: «Le choix de ce titre peut être éclairé par le passage de *La Généalogie de la morale* où Nietzsche évoque "la volonté du désert, idéal des grands esprits, féconds et inventifs"».

(54) A. Camus, *L'Homme révolté. Commentaires I*, in *Essais* cit., p. 1624.

(55) M.-C L. Bingemer, *Passion pour Dieu et pour le monde* cit., p. 336.

décor qui enseigne «à considérer le présent comme la seule vérité qui nous est donnée par "surcroît"»⁵⁶, il comprend que la pauvreté franciscaine rejoint toujours «le luxe et la richesse du monde»⁵⁷.

Le contact fut plus religieux pour Weil. Celle que tout semblait séparer de l'Italie selon Hourdin⁵⁸ considéra pourtant immédiatement Florence comme sa «vraie» ville natale. Elle visite, comme Camus, Fiesole et le jardin Boboli. À Ravenne, elle admire les jeunes paysans⁵⁹ comme Camus avait admiré les jeunes femmes à Florence. Partout, elle s'imprègne des paysages. À Assise, elle aime surtout «les campagnes si suaves, si miraculeusement évangéliques et franciscaines»⁶⁰. En priant, à Santa Maria degli Angeli, elle ressent le besoin irrépressible de se mettre à genoux. Ce fut, après le Portugal et avant Solesmes, l'un des trois «contacts» qu'elle eut avec le christianisme⁶¹.

6. La beauté du monde

L'exemple de Saint François montre à Weil «quelle place la beauté du monde peut tenir dans une pensée chrétienne»⁶². Si elle, et Camus quelques mois plus tard, furent également bouleversés par l'Italie, en particulier par ses collines, ses parfums et ses cyprès, ce n'est pas un hasard. C'est que, pour Saint François, le «choix des sites pour les retraites solitaires ou pour la fondation des couvents était par lui-même la plus belle poésie en acte. Le vagabondage, la pauvreté étaient poésie chez lui; il se mit nu pour être en contact immédiat avec la beauté du monde»⁶³.

Ils ont donc tous deux, au cours de leurs propres vagabondages, reconnu cette poésie. Car les paysages enseignent. Les collines, si importantes dans l'œuvre de Camus et qui en sont comme les visages⁶⁴, enseignent la beauté certes, mais aussi la nécessité de la mort et nous conduisent, le long de leurs pentes suaves, jusqu'au consentement. Comme le font les crânes dans les cellules des franciscains à Fiesole. L'Italie a été, pour Weil et pour Camus, l'occasion de se laisser pénétrer par la grave spiritualité de quelques lieux privilégiés.

Weil et Camus coïncident encore sur un autre point: la beauté de ces paysages «ne peut se partager. Il faut l'avoir vécu»⁶⁵. La vérité, l'énergie libérée par des paysages suffoquant de grandeur sous le soleil ou par l'intensité d'une prière dans un lieu exceptionnel, n'a pu être atteinte que par un contact direct. Dans un registre

(56) A. Camus, *Le Désert*, in *Essais* cit., p. 85.

(57) *Ibidem*, p. 84.

(58) G. Hourdin, *Simone Weil*, Paris, La Découverte, 1989, p. 13: «tout semblait séparer l'Italie de Simone Weil, la philosophe, la militante, la jeune femme sérieuse, la non croyante, l'antocléricale, celle que l'on imagine tendue en pensée vers l'absolu».

(59) É. Gabellieri, *Être et don. Simone Weil et la philosophie*, Louvain - Paris - Dudley (MA), Éditions de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain-la-Neuve, Éditions Peeters, 2003, p. 233: «C'est une surabondance de grâces, quand la Providence met de beaux êtres parmi de belles choses». Cette remarque, exprimant le sentiment éprouvé à la vue de jeunes paysans du marché de Ravenne, peut symboliser la manière avec laquelle l'Italie est apparue à S. Weil comme expressive de la beauté du monde».

(60) G. Hourdin, *Simone Weil* cit., p. 135.

(61) Cette étude ne prend pas pour objet l'aspect strictement religieux du contact entre Simone Weil et le christianisme, de multiples études ayant étudié ces aspects. Seul nous intéresse ici «l'esprit de pauvreté» en tant que lien intellectuel entre Weil et Camus.

(62) S. Weil, *Attente de Dieu. Lettres écrites du 19 janvier au 26 mai 1942*, Paris, Fayard, 1966, p. 109.

(63) *Ibidem*.

(64) A. Camus, *Le Minotaure*, in *Essais* cit., p. 829: «Tant de solitude et de grandeur donne à ces lieux un visage inoubliable».

(65) *Ibidem*.

différent, mais selon un principe identique, quand Weil travaille à la chaîne, c'est à la vérité de la condition ouvrière qu'elle veut toucher: «"Penser avec les mains" fut la consigne qu'elle partagea avec Denis de Rougemont, son contemporain, en allant jusqu'au bout de ce qu'elle implique»⁶⁶. Une manière de réfléchir qu'elle partage avec Camus pour qui, seules comptent «ces vérités que la main peut toucher»⁶⁷.

Car on ne peut atteindre la beauté du monde par procuration, ni même au travers des meilleures lectures. Il faut refaire tout le chemin, dans le silence, l'anonymat et la solitude, qui va du dépouillement volontaire à la mort acceptée. Ce n'est qu'à ce prix que «la vérité la plus vulgaire, quand elle envahit toute l'âme, est comme une révélation»⁶⁸. Enfant, en Algérie, le spectacle de la beauté de la nature avait été la seule richesse de Camus⁶⁹. Bien plus tard, tout en haut du jardin Boboli, il en refait l'expérience: «Des millions d'yeux, je le savais, ont contemplé ce paysage et, pour moi, il était comme le premier sourire du ciel. Il me mettait hors de moi au sens profond du terme. Il m'assurait que sans mon amour et ce beau cri de pierre, tout était inutile». Peu importe si des millions de personnes ont déjà vu ce paysage, peu importe que sa réalité soit parmi les plus raffinées ou les plus vulgaires, quand il emplit toute l'âme, c'est une révélation aux conséquences irréversibles.

Pour tous deux, l'expérience du réel à la première personne tend, «à travers des faits ordinaires, parfois même d'infimes détails, à déterminer le sens global, la structure et la portée universelle d'une situation singulière»⁷⁰. L'expérience «ne satisfait pas une curiosité, n'alimente pas en informations un observateur, mais traduit une participation inéluctable, une obligation. Elle n'est pas l'occasion d'une effusion ou d'une confession: elle constitue une initiation à des événements universels»⁷¹.

Cette expérience peut aller très loin. Parfois, «il est des lieux où meurt l'esprit pour que naisse une vérité qui est sa négation même»⁷². Ainsi, «devant ces paysages dont la grandeur serre la gorge, chacune de ses pensées est une rature sur l'homme»⁷³. Albert Camus se sent de trop, il est le point faible, l'erreur dans ce paysage sublime. Il désire s'effacer devant tant de majestueuse beauté ou comme l'exprimera Simone Weil, «voir un paysage tel qu'il est quand je n'y suis pas»⁷⁴.

Que je disparaisse afin que ces choses que je vois deviennent, du fait qu'elles ne seront plus choses que je vois, parfaitement belles. Je ne désire nullement que ce monde créé ne me soit plus sensible, mais que ce ne soit plus à moi qu'il soit sensible⁷⁵.

Il y a un certain degré de beauté qui, au lieu de ramener à soi, «vide» de soi. Qui fait de la pensée une souillure. L'intelligence, quand elle est «plongée dans la beauté [...] fait son repas de néant»⁷⁶. Weil voudra devenir transparente afin que sa vie n'obscurcisse pas la création divine.

Il aura fallu ce détour par l'engagement plein et sans limites de Weil, par la jeunesse pauvre, mais ensoleillée de Camus, par la Grèce, par «l'esprit de pauvreté»

(66) A. Devaux, *Simone Weil ou la passion de la vérité* cit., p. 14.

(67) A. Camus, *L'Été à Alger*, in *Essais* cit., p. 75.

(68) S. Weil, *La Pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 2022 [1947], «Agora», p. 191.

(69) A. Camus, *Retour à Tipasa*, in *Essais* cit., p. 870.

(70) B. Saint-Sernin, *L'Action politique selon Simone Weil* cit., p. 51.

(71) *Ibidem*, p. 48.

(72) A. Camus, *Le Vent à Djémila*, in *Essais* cit., p. 61.

(73) A. Camus, *Le Désert* cit., p. 85.

(74) S. Weil, *La Pesanteur et la grâce* cit., p. 95.

(75) *Ibidem*, p. 94.

(76) A. Camus, *Le Désert* cit., p. 85.

et par «l'esprit du désert», pour toucher du doigt la profonde connexion qui lie ces deux êtres d'exceptions. En effet, le récit qu'il font de leur expérience italienne nous permet de surmonter la dichotomie simpliste entre une Simone Weil qui voulait sauver les âmes (par dédain du matériel) et un Albert Camus qui désirait «sauver les corps»⁷⁷ (par dédain du spirituel), car ce n'est pas le «quois» qui importe, c'est le «comment». Et c'est alors qu'explose en pleine lumière tout ce que Weil et Camus ont en commun et qui est justement ce «comment». Loin des doctrinaires qui ne joignent pas la pensée à l'action, loin des discussions mondaines qui ne joignent pas les paroles aux engagements, leur «comment» est un «comment agir». Recherchant toujours le contact direct avec ce dont ils parlent, ce sont des penseurs de terrain. On comprend à présent que l'athéisme humaniste de Camus et la mystique militante de Weil se rejoignent au point qu'il est difficile, en lisant les deux citations qui suivent, de retrouver laquelle est de Weil et laquelle est de Camus. C'est parce qu'un même «comment», fait ici de solitude et d'esprit de pauvreté, est à la source de leurs réflexions sur la beauté du monde.

Le monde est beau, et hors de lui, point de salut. La grande vérité que patiemment il m'enseignait, c'est que l'esprit n'est rien, ni le cœur même. Et que la pierre chauffée par le soleil, ou le cyprès que le ciel découvert agrandit limitent le seul univers où "avoir raison" prend un sens: la nature sans hommes. Et ce monde m'annihile. Il me porte jusqu'au bout. Il me nie sans colère⁷⁸.

En fait, le monde est beau. Quand nous sommes seuls en pleine nature et disposés à l'attention, quelque chose nous porte à aimer ce qui nous entoure, et qui n'est fait pourtant que de matière brutale, inerte, muette et sourde⁷⁹.

FLORENCE LOJACONO
Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

(77) E. Mounier, *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos: l'espoir des désespérés*, Paris, Seuil, 1970 [1953], p. 99.

(78) A. Camus, *Le Désert* cit., p. 87.

(79) S. Weil, "L'Amour divin dans la création". *À propos de la doctrine pythagoricienne*, in *Simone Weil, "Les Cahiers de L'Herne"* cit., p. 22.